La particule gotique ga- et ses systèmes logiques de connexion dans l'espace et le temps : un exemple de saisie d'entiers

Françoise Daviet-Taylor

▶ **To cite this version:**

Françoise Daviet-Taylor. La particule gotique ga- et ses systèmes logiques de connexion dans l'espace et le temps : un exemple de saisie d'entiers. Système et chronologie, 2010, Amiens, France. pp.109-128. hal-02070048

HAL Id: hal-02070048
https://hal.science/hal-02070048

Submitted on 23 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PARTICULE GOTIQUE *GA*- ET SES SYSTÈMES LOGIQUES DE CONNEXION DANS L'ESPACE ET LE TEMPS : UN EXEMPLE DE SAISIE D'« ENTIERS »

Françoise DAVIET-TAYLOR

Abstract: The systemicity that we have attributed, in previous articles, to the Gothic particle *ga*- is viewed here as a mental operation that relates pluralities to "wholes". This integration process becomes obvious if we reconsider the status of *ga*- and take into account its primary status as an autonomous sentence particle. This new vantage point reveals the logical connections established through this particle between utterances and reduce all its values—which range from "unifying" parataxis (a duality unified in a whole) to correlative connections of causal and telic types—to a unifying process. The perception verbs *gahausjan* "to listen" and *gasaihʋan* "to see" are given special attention. Two corrections made by W. Streitberg, the editor of Wulfila's Gothic Bible, are called into question. Résumé en français à la fin de l'article.

I. L'OPÉRATION FONDAMENTALE D'« ASSEMBLER »

Pour la pensée, une opération fondamentale consiste à « déterminer » des « objets de pensée », et une autre à assembler (ou à rassembler) du pluriel sous une enveloppe d'unité. Les deux opérations ont ceci de commun qu'elles aboutissent à la formation d'« entiers ». Nous avons consacré plusieurs travaux à des questions linguistiques pour lesquelles ces deux opérations sont centrales. Nous avons interrogé l'allemand moderne, l'allemand médiéval et le gotique pour en repérer les dépôts ou les traces. C'est ainsi que la structure impersonnelle est apparue comme un cas particulier de construction prédicative dans lequel il y a blocage de détermination : les déterminations propres aux éléments qui constituent la structure prédicative (le sujet et le prédicat) sont suspendues, bloquées de sorte que cette structure impersonnelle apparaît comme une structure « précoce » dont la nature est de bloquer toute descente dans un particulier (qu'il soit du côté de la matière subjectale ou du procès verbal). Cette opération de « blocage », ou d'évitement, est également à l'œuvre avec la particule médiévale allemande *ge*-, mobilisée quand la pensée ne renvoie à aucun particulier temporel et veut éviter tant le particulier (matériel) que l'incarnation verbale dans un temps déterminé (DAVIET-TAYLOR:1997, 1998, 2002b).

Quant à la seconde opération, celle d'assembler, nous lui avons rapporté des phénomènes linguistiques étudiés en gotique, liés à la particule *ga*-. *Ga*- assure une opération d'englobement qui a, selon le niveau où elle opère, telle ou telle valeur. Une fois avoir rapproché en effet (DAVIET-TAYLOR:1999) la particule gotique *ga*- d'une ancienne particule pronominale liée étymologiquement et fonctionnellement au thème indo-européen *k^e/o, nous avons reconnu à *ga*- un statut de particule de phrase autonome à caractère pronominal (avec les fonctions propres à celui-ci, à savoir anaphorique et cataphorique). C'est sur ce socle que des fonctions et des

valeurs ont pu être établies. La fonction « jonctive » de *ga-* de même que la logique articulatoire de la particule s'appuient sur ces données préliminaires.

L'étude de cette particule montre que ses diverses occurrences, tant en composition verbale qu'en composition nominale, relèvent toutes d'une même visée unifiante ou « sommative ». C'est l'opération d'une saisie d'une pluralité sous un entier singulier, que celle-ci se manifeste au niveau énonciatif — dégageant le procès de son immédiateté situationnelle — ou au niveau notionnel (dans les « composés sémantiques » nominaux ou verbaux).

De même, la particule gotique *ga-* opère ce type de saisie qu'elle « décline » dans l'espace comme dans le temps — et dans le temps aussi bien dans les formes verbales que dans la temporalité établie par des séquences propositionnelles. Tous ces types de saisie opérés par *ga-* s'inscrivent dans un « continuum fonctionnel » dans lequel quatre types de valeurs se suivent (DAVIET-TAYLOR:2000, 2002a). Aucune rupture ne vient s'intercaller entre la fonction sémantique et les fonctions syntaxico-aspectuelles de la particule, ces fonctions s'exerçant bien entendu à des niveaux différents.

Rappelons les étapes sur lesquelles est construite l'unité de ce continuum fonctionnel dégagé pour la particule *ga-*. La valeur « sociative » (ROSEN:1992, 357) — « ensemble »/« avec » —, valeur obtenue au plan lexical et assise dans l'espace (dans les composés nominaux tels que *ga-man* « frère humain » et *ga-hlaifs* « compagnon ») comme dans le temps (dans les composés verbaux tels que *ga-gaggan* « converger », *ga-qiman* « se rassembler »), vient s'établir plus haut, au niveau prédicatif, pour assurer une valeur aspectuelle de « complétude[1] », toujours une valeur unifiante. L'idée d'entier dans l'espace glisse dans celle d'entier dans le temps dès lors que la valeur s'ancre sur la catégorie verbale. Puis cette deuxième valeur, de complétude, peut s'ouvrir pour prendre une troisième valeur, celle de « résultat au sens large » qu'est « l'apparition du fait dans la réalité[2] » (MARACHE :1960b, 422). Cette valeur est la valeur d'« incidence » de M. Marache. Nous avons continué à questionner la notion d'entier et à rechercher ce qui est saisi sous le terme de « catégorie de l'aspect » ; et nous avons été conduite à penser un continuum pour cette particule sur lequel ses valeurs ont été organisées. La « fonction jonctive » occupe le dernier maillon du continuum[3] :

valeur 1 -----> valeur 2 ------> valeur 3 -----> valeur 4

[1] MARACHE (1960b:8-11) lui donne le nom d'« aspect complexif », ou « complexif-résultatif » (cf. aussi JOSEPHSON 1976:157). Le terme « complexif » est défini chez Marache en opposition à « cursif », dans le couple complexif-cursif. Nous préférons le terme de « complétude » qui renvoie à la notion de complet, d'« entier ».

[2] Cette notion de « fait » de Marache est à rapprocher de la notion d'« événement » (DAVIET-TAYLOR 2006b).

[3] Nous signalons ici l'erreur du schéma paru dans DAVIET-TAYLOR:2000, 443. Sous « valeur 3 », ce n'est pas « aspect complexif » qu'il faut lire, mais bien « valeur d'incidence », comme le dit le texte qui précède.

« sociative »	« complétude »	« d'incidence »	« jonctive »

Ce continuum est bien entendu à penser dans sa dimension verticale (du niveau 1, celui du lexème, au niveau 4, celui de l'interpropositionnel).

II. L'« INTUITION CATÉGORIALE » DE HUSSERL ET LE « PRINCIPE D'UNITÉ » D'ARISTOTE

Le continuum fonctionnel et particulièrement la valeur 4 illustrent ce que Husserl nomme « intuition catégoriale », puisque ce continuum rend compte de globalités saisies par des actes de synthèse, à différents niveaux. Ce concept explique comment on peut saisir une unité, un entier, par un acte de synthèse et par un acte d'idéation. Husserl qualifie d'« intuition catégoriale » le rapport qu'exprime « A est plus clair que B » ou encore celui exprimé par la conjonction et la disjonction, auxquelles correspondent les formes collectives et les formes disjonctives[4].

C'est ainsi que des configurations composées de plusieurs individus, ou de séries[5], peuvent être des « objets d'intuition » ; et les formes collectives les enregistrent naturellement : la manifestation (de rue), le troupeau, la ramure ainsi que ces « collectifs » que sont les composés en *ga-* du gotique et des langues germaniques en général. Ce que Gustave Guillaume nomme « pluriels internes » et Robert Lafont « condensifs » expriment une pluralité sous un singulier, et relèvent de ces intuitions catégoriales de Husserl[6].

Ces notions exemplifient le « principe d'unité » aristotélicien. Pour Aristote, il faut que la sandale soit *une* par sa forme, pour que nous puissions parler d'unité de ses parties :

> « si nous pouvons dire qu'une chose est *une* quand elle est quantité et continuité, en un autre sens nous ne le pouvons pas : il faut encore qu'elle soit un tout, autrement dit qu'elle soit une par sa forme. Par exemple, nous ne saurions parler d'unité, en voyant, rangées en désordre, l'une près de l'autre, les parties de la [sandale] ; et c'est seulement s'il y a, non pas simple continuité, mais un arrangement tel que ce soit une [sandale], ayant déjà une forme une et déterminée[7]. »

La forme apparaît ainsi comme *principe d'unité*. La forme, principe d'organisation et de réalisation d'une matière, permet à une nébuleuse d'éléments de

---

[4] HUSSERL:1974, §51, cité dans GREISCH:1994, 57. « L'idéation est cette modalité de l'intuition donatrice qui donne à voir l'espèce, c'est-à-dire l'universel des singularisations, à même la chose sensible. »

[5] Le terme de « série » renvoie à Guillaume d'Ockham, qui a repris cette question de la triade du singulier, de la série (une multiplicité numérique) et du signe. Cf. ALFÉRI:1989, 19.

[6] Pour ces concepts de Guillaume et de Lafont, cf. DAVIET-TAYLOR:2002b, 2006b, 2008.

[7] ARISTOTE, *La Métaphysique*, Livre D, 6, p. 266. Cf. DAVIET-TAYLOR:2006c.

constituer un entier, une unité, sous laquelle chaque élément prend une forme qui convienne au tout dont il fait partie. Pour Aristote, « la matière, informe, indéterminée, ne peut se réaliser que dans et par une forme[8]. » L'axiome de Wittgenstein — « la forme est la possibilité de la structure[9] » — fait écho à cette idée.

III. LA « PUISSANCE UNIFIANTE » DE *GA-* DANS LES FORMES D'OUVERTURE

Nous rapportons à présent plusieurs séries propositionnelles dans lesquelles la particule *ga-* intervient comme « opérateur structurant ». Nous avons dans nos précédents travaux analysé plus de cent soixante-dix versets et passages de ce type, tous tirés de la Bible gotique de Wulfila éditée par Wilhelm Streitberg[10]. Nous nous penchons ici plus particulièrement sur les occurrences des formes composées en *ga-* survenant en ouverture de proposition, là où les fonctions anaphorique et cataphorique du morphème qu'est *ga-* jouent tout leur rôle. Il y a soixante-six cas où les formes composées en *ga-* se trouvent en position d'ouverture, dont neuf pour *gahausjan* (« entendre ») et douze pour *gasaihvan* (« voir »). Nous nous restreignons ici à ces deux verbes prédominants[11]. Ces verbes de perception ouvrent souvent des séquences causales de ce type :

	parce que A,	**alors** B
ga-	*saihvands* « voyant… »,	B
ga-	*haujands* « entendant… »,	B

Quand *gasaihvands* n'est pas en ouverture de phrase, la forme peut bien entendu survenir du côté de l'effet :

---

[8] ARISTOTE, *La Métaphysique*, Livre Z, 8, p. 392.

[9] WITTGENSTEIN, L. *Tractatus Logico-Philosophicus*, 2.033.

[10] *Die gotische Bibel*, volume 1, éd. par Wilhelm STREITBERG, 7e éd., Heidelberg: C. Winter Universitätsverlag, 2000.

[11] Outre les formes en *ga-* de ces deux verbes, se trouvent en ouverture de phrase au moins une occurrence de forme composée des verbes suivants : *gabairhtjan* (« manifester »), *gabindan* (« lier »), *gablindjan* (« aveugler »), *gakiusan* (« mettre à l'essai »), *galeikan* (« paraître bon », « plaire »), *gameljan* (« écrire »), gatrauen (« faire confiance »), *gaþrafstjan* (« réconforter »), *gawandjan* (« retourner »), *gahaitan* (« convoquer »), *gakunnan* (« reconnaître »), *galisan* (« se rassembler »), *gaqiman* (« venir ensemble »), *gahamon* (« revêtir »), galaubjan (« croire »), *galeikon* (« devenir »), *galiþan* (« revenir »), *galukan* (« enfermer »), *gamotan* (« faire une place »), *ganah* (« suffir »), *gamunan* (« se souvenir »). Il se trouve deux passages (Luc 1,46-63 et Luc 18, 43) qui alignent une suite respectivement de quatre et de six formes composées qui se trouvent toutes en ouverture de phrase. Nous avons analysé le premier passage dans DAVIET-TAYLOR:2002a. Quant au second verset, il s'agit d'un long passage articulé autour des verbes en ouverture suivants : verset 22 *gahausjands*, verset 24 *gasaihvandeins,* verset 31 *ganimands***,** verset 36 *gahausjands*, verset 37 *gataihun*, verset 40 *gastandans.*

(1) Marc 1,16 jah **ƕarbonds** faur marein Galeilaias **gasaƕ** Seimonu jah Andraian broþar is, πis Seimonis, **wairþandans** nati in marein
16 et **cheminant** devant la mer de Galilée il **aperçut** Simon et son frère André, le frère de Simon, **en train de jeter** le filet dans la mer.

C'est parce qu'il chemine le long de la mer (= A) que Jésus aperçoit (= B, effet) Simon et André. Il est clair que *gasaƕ* revêt ici une valeur inchoative, mais que cette valeur ne prend corps que dans la connexion entre les événements, connexion assurée par la valeur jonctive. Marc 1,19 présente le même cas de figure de cause à effet où l'effet est le « voir » :

(2) Marc 1,19 jah jainþro **inngaggands** framis leit<ilat>a **gasaƕ** Iakobu þana Zaibaidaiaus jah Iohanne broþar is, jah þans in skipa **manwjandans** natja.
19 Et **s'avançant** un peu, il **vit** Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, [il vit] ceux-ci dans leur barque **préparant** leurs filets.

La syntaxe jonctive installée par *ga-* peut aussi revêtir les valeurs implicative (si A, alors B) et télique (A pour que B).

IV. *Gahausjan* ET *gasaihƕan* EN OUVERTURE DE PROPOSITION

L'entendre et le voir sont des agir fondamentaux de toute activité humaine, et il est clair que les verbes prenant en charge leur expression en langue se taillent une place de choix dans les faits de langue. Nous agissons *parce que* nous avons vu ou entendu tel fait ou telle chose, ou inversement nous faisons telle ou telle chose afin de voir ou d'entendre telle ou telle donnée.

Nous en rapportons les occurrences dans la liste qui suit, en les resituant dans leur contexte d'origine. Les deux verbes se rencontrent aussi bien en construction absolue qu'avec un complément (de type complétive parfois).

IV. A. *Gahausjan*

(3) Matthieu 8,9-10 9 jah auk ik manna im habands uf waldufnja meinamma gadrauhtins jah qiþa du þamma: gagg, jah gaggiþ ; jah anþaramma: qim, jah qimiþ ; jah du skalka meinamma: tawei þata, jah taujiþ. **10 gahausjands** [ἀκούχαχ] þan Iesus **sildaleikida** jah qaþ du þaim afarlaistjandam: amen, qiþa izwis, ni in Israela swalauda galaubein bigat.
9 Ainsi moi aussi, je suis un homme ayant sous mon autorité des soldats, et je dis à l'un : « Va » et il va, à un autre : « Viens » et il vient, et à mon esclave : « Fais ceci » et il le fait.
10 **Entendant** <tout cela>, Jésus **fut saisi** d'étonnement et dit à ceux le suivant : « En vérité, je vous le déclare, chez personne en Israël je n'ai trouvé une aussi grande foi. »

La valeur jonctive installée par la forme *gahausjands* est puissante. Elle est dotée également d'une valeur sommative : entendant *toutes* ces paroles (« ces paroles »

étant tout ce qui précède), Jésus fut saisi d'étonnement. On a le schéma du lien logique : **parce que A** (*gahausjands*)**, B** (*sildaleikida*)**.** La forme composée établit un lien avec le cotexte antérieur, celui-ci fournissant le complément indispensable de *gahausjands*. *Ga-* revêt donc ici, outre une valeur cataphorique grâce à laquelle il établit, en aval, une connexion avec **B**, une valeur anaphorique qui établit une relation avec le co-texte antérieur, en amont :

[habands jah qiþa] <— **[ga-**hausjands —> sildaleikida**]**
[verset 9] <— **parce que A** —> **B**

La même analyse vaut pour Luc 14,14-15 et Marc 6,15-16.

Dans l'exemple 4, le passage s'ouvre sur le composé *gahausjands* et se clôt sur le composé *ganasidedi*. Les deux formes composées signalent l'ouverture et la clôture : la première (*gahausjands*) est le point de départ (**A**), la seconde (*ganasidedi*) le but escompté (**C**) :

> (4) Luc 7,2-3 2 hundafade þan sumis skalks siukands swultawairþja <was>, saei was imma swers. **3 gahausjands** [ἀκούχαχ] þan bi Iesu **insandida** du imma sinistans Iudaie, bidjands ina ei **qimi** jah **ganasidedi** þana skalk is.
> 2 Un centurion avait [litt. à un centurion <était>] un esclave malade, sur le point de mourir, qui lui était très cher. **3 Ayant entendu** <parler> de Jésus, il **envoya** vers lui quelques anciens des Juifs pour le prier de venir sauver son esclave [litt. **qu'il vienne et sauve** son esclave].

À l'intérieur de ce cadre survient la phase intermédiaire (**B**), le moyen d'obtenir le but escompté : *insandida* « il envoya », forme qui est liée à A par un lien de causalité. Le passage enchaîne ainsi lien causal et lien télique entre les formes :

parce que **A** (gahausjands) — **B** (insandida) pour que **C** (qimi jah ganasidedi)
lien causal **lien télique**

La seconde forme composée (*ganasidedi*) porte une valeur télique, car l'envoi des Anciens (*insandida*) s'est produit pour que Jésus sauve l'esclave.

> (5) Luc 7,8-9 8 jah þan auk ik manna im uf waldufnja gasatids, habands uf mis silbin gadrauhtins; jah qiþa du þamma: gagg, jah gaggid ; jah anþaramma: qim her, jah qimid ; jah du skalka meinamma: tawei þata, jah taujid. **9 gahausjands** [ἀκούχαχ] þan þata Iesus **sildaleikida** ina jah wandjands sik du þizai afarlaistjandein sis managein qaþ: amen, qiþa izwis, ni in Israela swalauda galaubein bigat.
> 8 Ainsi moi, je suis placé sous une autorité, ayant des soldats sous mes ordres, et je dis à l'un : « Va » et il va, à un autre : « Viens » et il vient, et à mon esclave : « Fais ceci » et il le fait. **9 En entendant** ces mots, Jésus **fut plein d'admiration** pour lui ; et se tournant vers la foule qui le suivait il dit : « Je vous le déclare, même en Israël je n'ai pas trouvé une aussi grande foi ».

Ce passage est parallèle à (3) Matthieu 8,9-10. Les deux présentent la même forme

gahausjands, qui traduit le même verbe grec, ἀκούχαχ. La relation entre A (*gahausjands*) et B (*sildaleika*) est du type causal : **parce que A, B**.

> (6) Luc 9,6-7 6 usgaggandans þan þairhiddjedun and haimos wailamerjandans jah leikinondans and all. **7 gahausida** [ἤκουχεν] þan Herodis sa taitrarkes þo waurþanona fram imma alla jah **þahta**, unte qeþun sumai þatei Iohannes **urrais** us dauþaim.
> 6 Partant, ils allèrent de village en village, annonçant la bonne nouvelle et faisant partout des guérisons. 7 C'est alors qu'Hérode le tétrarque **entendit** <parler de> tout ce qui était devenu [litt. devenu de tout ça] et **il réfléchissait**, car certains disaient que Jean était ressuscité des morts.

Gahausida prend ici une valeur fortement inchoative : « et il advint que Hérode entendit parler de ». Un tournant dans le récit est opéré. C'est avant tout le lien avec le co-texte antérieur que la forme composée marque.

Du point de vue de la structure du verset lui-même, le composé est suivi du verbe *þahta.* On peut bien sûr y voir un lien causal : **parce que A** (*gahausida*), **B** (*þahta*) ; c'est parce qu'il *entendit* ce qui se passait qu'il *se mit à réfléchir* ; mais les deux événements peuvent être conçus comme se succédant simplement l'un à l'autre : **A et B** (*gahausida* jah *þahta*). Le composé serait en quelque sorte entièrement requis par sa fonction anaphorique.

> (7) Luc 16,13-14 13 ni maguþ guda skalkinon jah faihuþraihna. **14 gahausidedun** [ἤκουον] þan þo alla jah þai Fareisaieis, faihufrikai wisandans, jah **bimampidedun** ina
> 13 Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. **14 Écoutant** tout cela, les Pharisiens, qui étaient cupides, **se moquaient / moquèrent** de lui.

Ga-, ici encore, relie les deux événements, « entendre tout cela » et « se moquer ». Le simple *mampjan* n'est pas attesté ; pour *hausjan*, c'est la forme composée *gahausjan* qui a été retenue. Par-delà la valeur incontestablement unifiante, sommative, que *ga-* prête au premier agir (« ils ont entendu tout cela »), *ga-* sert aussi à en relier l'effectivité à une suite (*bimampidedun*) et installe ainsi le premier ([*ga-*]-*hausidedun*) dans une logique connexionnelle. C'est moins sur le verbe lui-même que sur l'interdépendance de celui-ci avec une suite que *ga-* porte, investi ici d'une fonction cataphorique.

> (8) Marc 5,27 **gahausjandei** [ἀκούχαχα] bi Iesu, **atgaggandei** in managein aftana **attaitok** wastjai is.
> 27 **Ayant écouté** <ce qu'on disait> de Jésus, venant par derrière dans la foule, elle <cette femme> **toucha** son vêtement.

Le lien causal est établi entre A (*gahausjandei*) et B (*atgaggandei*), soit venir parce qu'ayant entendu ; puis un lien télique se déboîte : elle vient pour toucher (*attaitok*).

> (9) Marc 7,24-25 24 jah jainþro usstandands galaiþ in markos Twre jah Seidone jah galeiþands in gard ni wilda witan mannan jah ni mahta galaugnjan. **25 gahausjandei**

> [ἀκούχαχα] raihtis qino bi ina, þizozei **habaida** dauhtar ahman unhrainjana, **qimandei draus** du fotum is.
> 24 Parti de là, Jésus se rendit dans le territoire de Tyr et de Sidon, et entrant dans une maison il ne voulut pas qu'on le sache, mais il ne put rester ignoré. **25 Entendant parler** de lui en effet, une femme dont la fille avait un esprit impur, **vint se jeter** à ses pieds [litt. **venant, se jeta** à ses pieds].

La femme ayant entendu parler de Jésus, vient se jeter à ses pieds : le lien causal est évident. La forme simple *draus* survient ici, suivant la forme *gahausjandei*. En Luc 8,28, qui a la même structure syntaxique, *draus* suit la forme *gasaihvands* (ayant vu) : « À la vue de Jésus, il se jeta à ses yeux… ». Ce verset, avec son verbe « voir », permet la transition aux occurrences du verbe *gasaihvan*.

IV. B. *Gasaihvan*

> (10) Matthieu 9,7-8 7 jah urreisands galaiþ in gard seinana. **8 gasaihvandeins** [ἰδόντες] þan manageins **ohtedun** sildaleikjandans jah **mikilidedun** guþ þana gibandan waldufni swaleikata mannam.
> 7 L'homme se levant s'en alla dans sa maison. **8 Voyant** <cela>, les foules, saisies d'étonnement, **tremblèrent** et **rendirent gloire** à Dieu qui a donné une aussi grande autorité aux hommes.

La forme composée assure d'une part la liaison avec le cotexte antérieur, mobilisant sa valeur anaphorique :

> [cotexte antérieur] <— **[gasaihvandeins —> ohtedun jah mikilidedun]**

D'autre part, mobilisant sa fonction cataphorique, elle assure le lien avec l'événement dont elle est la cause :

> **parce que A (**gasaihvandeins**), B (**ohtedun + mikilidedun**)**.

Outre le marquage de la valeur jonctive, la particule sert à marquer des valeurs aspectuelles de mode d'action : l'inchoativité de *gasaihvandeins* survient du fait de sa liaison, grâce à *ga-*, avec le cotexte antérieur (« Et voilà qu'ayant vu advint ») ; et la liaison en aval lui impose la valeur égressive (« après avoir vu »). La valeur jonctive de la particule suppose que la forme verbale, en prise aussi bien sur l'amont que sur l'aval, revête tel mode d'action requis par chacune de ces liaisons.

Le passage suivant présente la même configuration :

> (11) Luc 2,16-17 16 jah qemun sniumjandans jah bigetun Marian jah Iosef jah þata barn ligando in uzetin. **17 gasaihvandeins** [ἰδόντες] þan **gakannidedun** bi þata waurd þatei rodiþ was du im bi þata barn.
> 16 Ils y allèrent en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché [litt. gisant] dans la mangeoire. 17 Puis <les> **ayant vu<s>**, ils **annoncèrent** ce qui leur avait été dit au

sujet de cet enfant.

À côté de la valeur causale déjà fréquemment repérée, il est possible de laisser place à une logique implicative du type « si alors ». On peut imaginer que si les personnes que les mages ont vues n'avaient pas correspondu à leur attente, ils n'auraient pas prononcé leurs paroles. Dans ce cas, *gakannidedun* prend une valeur ingressive.

(12) Luc 7,38-39 38 jah standandei faura fotum is aftaro greitandei, dugann natjan fotuns is tagram jah skufta haubidis seinis biswarb jah kukida fotum is jah gasalboda þamma balsana. **39 gasaihƀands** [ἰδὼν] þan sa Fareisaius, saei haihait ina, **rodida** sis ains qiþands: sa iþ wesi praufetus, ufkunþedi þau, hƀo jah hƀileika so qino sei tekiþ imma, þatei frawaurhta ist.
38 et se trouvant derrière, pleurant, aux pieds de Jésus, elle se mit à baigner ses pieds de larmes ; elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers et répandait sur eux de l'onguent. 39 **Voyant** <cela>, le Pharisien qui l'avait invité **se dit** en lui-même : « Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche, parce qu'elle est une pécheresse ».

On remarque qu'ici encore la forme en ouverture n'a pas d'objet, et que celui-ci doit lui être restitué par anaphore (« *ce que* voyant, voyant *cela* »), ce qui la connecte obligatoirement au verset précédent. Nous avons ici un bel exemple de fonction jonctive réalisée par la forme composée.

(13) Luc 9, 53-55 53 jah ni andnemun ina, unte andwairþi is was gaggando du Iairusalem. **54 gasaihƀandeins** [ἰδόντεχ] þan siponjos is Iakobus jah Iohannes **qeþun**: frauja, wileizu ei qiþaima, fon atgaggai us himina jah fraqimai im, swe jah Heleias gatawida? 55 **gawandjands** þan **gasok** [στραφὲις δὲ ἐπετίμησεν] im jah qaþ du im: niu wituþ ƀis ahmane sijuþ?
53 Et on ne l'accueillit pas, parce qu'il [litt. la face/la personne de lui] faisait route [litt. était allant] vers Jérusalem. **54 Voyant** <cela>, les disciples Jacques et Jean **dirent** : « Seigneur, veux-tu que nous disions que le feu tombe du ciel et les consume, comme Elie l'a fait ? » 55 Mais lui, **se retournant**, les **réprimanda** et leur dit : « Ne savez-vous pas de quel esprit vous êtes ? »

Les deux formes reliées par le lien causal sont :

(**parce que A**) gasaiƀandans, (**B**) qeþun.

Les propos des disciples (heurtés par le mauvais accueil réservé à Jésus) provoquent à leur tour une réprobation de la part de Jésus, rapportée au verset 55, qui s'ouvre sur la forme composée *gawandjands*. Cette forme assure elle aussi une fonction jonctive : la valeur ingressive de la forme traduit la survenue de la réaction de Jésus devant les propos tenus par ses disciples. Valeur ingressive et lien avec le cotexte antérieur (mauvais accueil) sont assurés par *ga-*, qui en outre assure le lien avec l'aval : Jésus se tourne pour les réprimander. Nous avons une relation télique entre ces deux formes verbales :

A	**afin que**	**B**
gawandjands	——>	gasok

Notons que *gawandjands* traduit une forme simple en grec, στραφὲις (part. de στέφω « tourner », « se tourner »).

C'est donc un enchaînement serré que les deux formes composées d'ouverture, *gasaihƀandeins* et *gawandjands*, assurent — grâce à leur valeur jonctive, entre elles-mêmes et les autres événements du passage. En (14) Marc 10,13-14, il s'établit un lien causal semblable entre *gasaihƀands* (« voyant ») et *unwerida* (« s'emporta ») et *qaþ* (« dit ») :

> (14) Marc 10, 13-14 13 þanuh atberun du imma barna, ei attaitoki im: iþ þai siponjos is sokun þaim bairandam du. **14 gasaihƀands** þan Iesus **unwerida** jah **qaþ** du im: letiþ þo barna gaggan du mis jah ni warjiþ þo, unte þize <swaleikaize> ist þiudangardi gudis
> 13 Des gens lui amenaient des enfants pour qu'il les touche, mais les disciples les rabrouèrent. 14 **En voyant** cela, Jésus s'indigna et leur dit : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. »

Voici à présent des versets où la forme composée survient non plus en construction absolue, mais accompagnée d'un objet explicite. C'est toujours la même articulation entre amont et aval que la forme composée opère, par sa valeur jonctive :

> (15) Matthieu 9,35-36 35 jah bitauh Iesus baurgs allos jah haimos laisjands in gaqumþim ize, jah merjands aiwaggeljon þiudangardjos jah hailjands allos sauhtins jah alla unhailja. **36 gasaihƀandeins** [ιδὼν] þan þos manageins **infeinoda** in ize, unte wesun afdauidai jah frawaurþanai swe lamba ni habandona hairdeis.
> 35 Jésus parcourait toutes les villes et les villages, enseignant dans leurs synagogues, proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume et guérissant toutes les maladies et toutes les infirmités. 36 **Voyant** les foules, il **fut pris** de pitié pour elles, parce qu'elles étaient harassées et jetées là comme des brebis n'ayant pas de berger.

La forme composée en ouverture du verset 36, *gasaihƀandeins,* dispose ici de son objet, *þos manageins* (« les foules »). Dans ce passage aussi, la forme composée se trouve à une charnière dans la narration. En effet, est rapportée au verset 35 l'activité évangélisante de Jésus : *bitauh* […] *laisjands* […] jah *merjands* […] jah *hailjands* […] : ces agir/faire sont des formes simples, ils sont simplement énumérés. Et voilà qu'un événement important survient, ce que la forme composée exprime. *Ga-* assure donc un lien avec ce cotexte antérieur, la forme prenant une valeur ingressive. La particule assure d'autre part, tournée cette fois vers l'aval, une liaison cataphorique avec la forme qui suit :

gasaihƀandeins	——>	infeinoda
parce que A,		**B**

La forme exerce les deux mêmes liaisons (en amont, en aval), quelle que soit sa

construction (absolue ou non). Signalons l'occurrence d'*unte*, conjonction temporelle qui peut prendre un sens causal et qui est à la frontière entre parataxe et hypotaxe.

> (16) Luc 8,34 **gasaihƀandeins** þan þai haldandans þata waurþano **gaþlauhun** jah **gataihun** in baurg jah in weihsa.
> 34 **Voyant** ce qui était arrivé [litt. ce devenu], les gardiens **s'enfuirent** et **rapportèrent** <ce qu'ils avaient vu> dans la ville et les hameaux.

L'objet (*þata waurþano*) appartient ici de plein droit à la proposition, ce qui n'enlève rien au fait que la forme composée est reliée au cotexte antérieur : *þata waurþano* « ce qui est arrivé » renvoie à tout ce que les gardiens ont vu : les démons qui avaient supplié Jésus de leur permettre de sortir de l'homme qu'ils affligeaient, réussissent à entrer dans des porcs paissant dans la montagne ; le troupeau se précipite, du haut de l'escarpement, dans un lac et s'y noie. La fonction jonctive de la forme composée vient soutenir l'anaphore ouverte par le groupe nominal *þata waurþano*.

De même la forme composée *gaþlauhun* permet d'exprimer une valeur inchoative que le simple *þlauhun* (de *þliuhan* « fuir ») n'aurait pas mis en lumière. La seconde forme composée, *gataihun*, est un composé fixe (infinitif *gateihan*). Il n'empêche que ces deux formes composées sont dans le sillage logique de la forme d'ouverture.

> (17) Luc 20,13-14 13 qaþ þan sa frauja þis weinagardis: hƀa taujan ? **sandja** sunu meinana þana liuban ; aufto þana gasaihƀandeins **aistand**. 14 **gasaihƀandeins** [ἰδόντες] þan ina þai aurtjans **þahtedun** miþ sis misso qiþandans, sa ist sa arbinumja ; afslaham ina, ei uns wairþai þata arbi.
> 13 Le maître de la vigne se dit alors : « Que faire ? Je vais envoyer mon fils bien-aimé ; toutefois, le voyant, ils le craindront. » 14 Mais, le **voyant**, les vignerons **pensèrent** en eux-mêmes, se disant les uns les autres : « il est l'héritier. Tuons-le pour que l'héritage nous revienne [litt. devienne] ! »

La forme composée *gasaihƀandeins* illustre la même articulation connexionnelle observée pour toutes les occurrences du type « parce que A (ayant vu/*gasaihƀandeins*), B (pensèrent/*þahtedun*) ». Dans le cotexte antérieur, la même logique causale relie *gasaihƀandeins* et *aistand*, qui est une forme simple. Un semblable enchaînement narratif (l'envoi du fils et la crainte qui s'ensuit) se trouve chez Marc (12,6), où une forme composée, *gaaistand***,** survient pour exprimer la crainte :

> (17) Marc 12,6 þanuh nauhþanuh ainana sunu aigands liubana sis, **insandida** jah þana du im spedistana **qiþands** þatei **gaaistand** sunu meinana.
> 6 N'ayant plus que son fils bien aimé, il l'a **envoyé** vers eux le plus tard<ivement> en **disant** : « ils **craindront** [craignent] mon fils ».

Streitberg rapporte, sans autre commentaire, la signification du verbe simple à ce

composé. Les deux formes, la simple *aistand* (Luc 20,13) comme la composée *gaaistand* (Marc 12,6) traduisent une même et unique forme grecque : ἐντραπήχονται. Dans le texte gotique, trois choses diffèrent d'un passage à l'autre :

1. la forme du verbe exprimant le faire antérieur (envoyer son fils) : simple chez Luc (*sandjan* « envoyer »), composée chez Marc (*insandjan* « mandater ») ;
2. le temps de ce verbe : présent (*sandja*, grec πέμψω) chez Luc, prétérit chez Marc (*insandida*, grec ἀπέχτειλεν) ;
3. l'ajout, *spedistana* « le plus tardivement », chez Marc.

Il semble ici difficile de dégager une motivation pour la survenue du composé, *gaaistand*. Se peut-il qu'il soit entraîné par un effet de rhétorique (il s'agit de convaincre l'auditoire), voire prosodique (l'ajout de *spedistana* pesant dans le rythme), ce composé faisant écho au composé *insandida* (lequel survient cinq fois dans les quatre versets précédents, traduisant chaque fois le même composé grec, ἀπέχτειλεν) ? Peut-on y repérer un lien plus étroit entre les deux formes *insandida* et *gaaistand* que ne l'est celui entre les deux formes simples (*sandja*, *aistand*) de Luc 20,13 ? Ces questions restent ouvertes, suggérant que les nuances peuvent être à ce point ténues entre forme simple et forme composée et que leur maniement est devenu tellement subtil, qu'au fil des siècles l'une des deux formes (la simple ou la composée) l'a emporté sur l'autre.

> (18) Marc 2,4-5 4 jah ni magandans nehƀa qiman imma faura manageim, andhulidedun hrot þarei was Iesus jah usgrabandans insailidedun þata badi jah fralailotun ana þammei lag sa usliþa. 5 **gasaihƀandeins** [ἰδὼν] þan Iesus galaubein ize **qaþ** du þamma usliþin: barnilo, afletanda þus frawaurhteis þeinos.
> 4 Et ne pouvant venir près de lui à cause de la foule, ils découvrirent le toit au-dessus de l'endroit où était Jésus, et faisant un trou, attachèrent ce lit sur lequel était couché le paralytique à une corde et le firent descendre. 5 **Voyant** leur foi, Jésus **dit** au paralysé : « Mon fils, tes péchés sont pardonnés ».

Le premier procès, *gasaihƀands***,** est présenté comme étant à l'origine de la décision d'agir dans le sens des événements rapportés. Les événements de la suite (ce que Jésus dit au paralysé) ne seraient pas survenus si le premier événement (ce que Jésus a vu / *gasaihƀandeins*) n'avait pas eu lieu. Il s'agit d'une séquence causale « parce que A, B ». La valeur « perfective » — que STREITBERG (1891:82) reconnaît à la forme composée — est bien entendu présente, mais s'y ajoute la fonction cataphorique de *ga-* qui permet, depuis la forme composée, d'exprimer la dépendance *absolue* dans laquelle l'événement du dire se trouve par rapport à celui du voir :

> **B** (qaþ) **parce que** nécessairement **A** (gasaihƀands).

Streitberg reconnaît d'ailleurs implicitement ce type de raisonnement à l'œuvre dans Matthieu 11,4 :

(19) Matthieu 11,4 jah andhafjands Iesus qaþ du im: **gaggandans gateihiþ** Iohanne þatei **gahauseiþ** jah **gasaihviþ**
4 et Jésus répondant leur dit : « allez rapporter [litt. **allant**, **rapportez**] à Jean ce que vous **entendez** et **voyez** ».

Il écrit en effet : « l'entrée du résultat est une condition nécessaire à l'annonce » (STREITBERG 1891:85).

Pour revenir au verset 5 de Marc 2,4-5, le composé *gasaihvands* se trouvant par ailleurs en tête de phrase, nous pouvons poser la question de savoir si la particule assure aussi une connexion, par anaphore cette fois, avec la phrase antérieure. (Notons que la phrase grecque débute avec le verbe simple ἰδὼν suivi de δὲ, que traduit en gotique la particule de phrase *þan*. Cette équivalence est extrêmement fréquente dans la Bible, et la plupart du temps *þan* (comme δε) se trouve en deuxième position. La fonction jonctive de *ga-* assurerait alors, en plus de l'unité syntaxico-sémantique du verset 5, la connexion de celui-ci avec le verset 4 :

[Marc 2,4 **]** <— anaphore **ga-** —> cataphore **[** Marc 2,5 **]**

Le *ga-* greffé sur *-saihvandeins* assure de l'extérieur une cohésion syntaxique (par cataphore) à la séquence « *gasaihvandeins* þan Iesus galaubein ize qaþ du þamma usliþin: barnilo, afletanda þus frawaurhteis þeinos », tandis que le même *ga-* assure par anaphore une cohésion sémantique interne.

Il faut naturellement qu'il y ait non seulement une cohérence, une compatibilité, mais aussi une « co-présence » dans la pensée qui va les formuler — dans l'« à-dire » — entre les deux contenus reliés (le « dit » du verset 4 avec celui du verset 5) pour qu'une connexion puisse survenir entre eux. L'ensemble des connexions théoriquement possibles pourrait être établi en recherchant, partant de A (verset 4), quels sont les B (tous les versets 5 possibles) compatibles avec lui. Nous rappelons ici, avec les notions d'« à-dire » et de « dit », la genèse de tout phénomène énonciatif (JOLY et O'KELLY 1990:75-82). En (20) Marc 5,5-6,

(20) Marc 5,5-6 5 jah sinteino nahtam jah dagam in aurahjom jah in fairgunjam was hropjands jah bliggwands sik steinam. 6 **gasaihvands** þan Iesu fairraþro **rann** jah **inwait** ina
5 Nuit et jour, il était sans cesse dans les tombeaux et les montagnes, poussant des cris et se déchirant avec des pierres. 6 Voyant Jésus de loin, **il courut** et **se prosterna** devant lui.

il s'agit du même lien causal qui relie le voir aux agir ultérieurs.

Les deux derniers exemples que nous convoquons ci-après – (21) et (22) – rapportent des formes composées construites avec une complétive. Ce qui ressort de tous les exemples cités, c'est que, quelle que soit la structure syntaxique dans la laquelle forme composée survient (absolue, avec complément implicitement repris, ou non absolue, avec complément explicitement donné dans la proposition où

survient le verbe), les verbes *gasaihvan* et *gahausja*n assurent dans tous les cas une double connexion, en amont (anaphore) et en aval (cataphore).

Voici les versets annoncés, Marc 9, 24-25, (21) et Marc 15, 38-39, (22) et les complétives engagées (avec *þatei / que)* :

> (21) Marc 9,24-25 24 jah sunsaiw ufhropjands sa atta þis barnis miþ tagram qaþ: galaubja ; hilp meinaizos ungalaubeinais! **25 gasaihvandeins** [ἰδὼν] þan Iesus þ**atei** samaþ rann managei, **gahvotida** [ἐπετίμηχεν] ahmin þamma unhrainjin, qiþands du imma: þu ahma, þu unrodjands jah bauþs, ik þus anabiuda: usgagg us þamma jah þanaseiþs ni galeiþais in ina.
> 24 S'écriant aussitôt, le père de l'enfant à la bouche écumante dit : « Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! » **25 Voyant que** la foule s'attroupait, <Jésus> **menaça** l'esprit impur, lui disant : « Toi, Esprit sourd et muet, je t'ordonne, sors de cet enfant et n'y viens plus jamais ! »

> (22) Marc 15,38-39 38 jah faurahah als disskritnoda in twa iupaþro und dalaþ. **39 gasaihvandeins** [ἰδὼν] þan sa hundafaþs sa atstandands in andwairþja is þ**atei** swa hropjands uzon, **qaþ**: bi sunjai, sa manna sa sunus **was** gudis.
> 38 Et le voile du Sanctuaire se déchira en deux du haut en bas. **39 Voyant** qu'ainsi, criant, il avait expiré, le centurion se tenant devant lui **dit** : « Vraiment, cet homme était Fils de Dieu. »

Ces formes composées d'ouverture servent à marquer la connexion entre ce qu'un sujet peut enregistrer (par la vue, par l'ouïe) en matière de faits du monde (attitude plutôt réceptive) et sa décision d'agir dans ou sur celui-ci (attitude plutôt active). Il se peut que la syntaxe parataxique (favorisant les formes composées en *ga-*), laissant peu à peu le terrain à une syntaxe plus riche en marqueurs hypotaxiques (les groupes participiaux se trouvant relayés par des subordonnées introduites par de véritables conjonctions), ait enlevé à *ga-* une partie de sa justification : les liens logiques et les articulations entre séquences sont désormais pris en charge par ces nouvelles possibilités syntaxiques.

V. LA SUBTILITÉ DES JEUX ÉNONCIATIFS RÉALISÉS PAR LA FORME COMPOSÉE EN *GA-*. LES CORRECTIONS DE W. STREITBERG

Ces jeux énonciatifs ayant lieu dans une syntaxe archaïque, la connexion entre propositions devait être construite, comprise, interprétée. Et la présence de la forme composée (là où une simple pouvait également survenir) devait être elle aussi interprétée.

Cette difficulté de compréhension a conduit l'éditeur de la Bible de Wulfila, W. Streitberg, à « corriger » et à reprendre certaines formes, leur ôtant tantôt la particule *ga-* (suppression signalée par [ga-]), tantôt la leur restituant (ajout de <ga>), substituant ainsi tantôt une forme simple à la composée d'origine, tantôt une forme composée à la simple dans la traduction de Wulfila. C'est que STREITBERG (1891:85) transpose au gotique et au jeu des formes simples/formes composées en *ga-*) l'opposition pertinente dans les langues slaves, celle

d'imperfectivité/perfectivité. Il comprend ainsi la forme composée *gasaihvan* comme une forme lexicale « fixe », figée, qui signifie la perfectivité, et la simple correspondante comme une forme « immuable » d'imperfectivité. Il attribue ainsi au verbe simple *saihvan* (« un verbe purement duratif ») la signification « posséder la capacité de voir », « exercer cette capacité », « être en train de voir » (STREITBERG1891:82) et au composé *gasaihvan* la signification « exercer l'action de voir en relation au moment de l'accomplissement, du résultat, c'est-à-dire apercevoir, constater ».

Dans deux cas seulement (Luc 14,35 et Luc 10,24), Streitberg ne parvenant pas à trouver une valeur de perfectivité à la forme composée, la « corrige » en lui ôtant la particule *ga-* (pour lui, marque de perfectivité), la rendant ainsi « simple ». Voici les deux formes composées dont il s'agit :

> (23) Luc 14,35 saei **habai** ausona [**ga]hausjandona** [ἀκούειν], **gahausjai** [ἀκουέτω]
> 35 celui qui **a** des oreilles qui **entendent**, qu'il **entende**.
>
> (24) Luc 10,24 managai praufeteis jah þiudanos wildedun **saihvan** [ἠθέληχαν ἰδεῖν] þatei **jus saihviþ** [βλέπετε] jah ni **gasehvun** [εἶδον], jah **hausjan** [ἀκοῦχαι] þatei **jus** [**ga]hauseiþ** [ἀκούετε] jah ni **<ga>hausidedun** [ἤκουχαν]
> 24 beaucoup de prophètes et de rois ont voulu **voir** ce que **vous, vous voyez** et ne l'**ont** pas **vu**, **entendre** ce que vous, vous **entendez** et ne l'ont pas **entendu**.

À propos de (23) Luc 14,35, Streitberg écrit que

> « la considération du résultat n'est proposée au lecteur qu'avec la survenue de *gahausjai*, et que la première forme devant prendre en charge l'expression des "propriétés physiologiques" de l'oreille, se doit d'être simple, d'où la suppression de la particule ([*ga*]*hausjandona*.). »

MARACHE (1960a:18) ne suit pas Streitberg. Il n'ôte pas à la forme sa particule, et en rend compte en rapportant la forme composée (*gahausjandona*) à l'expression de la capacité d'entendre : « Avec *ausona gahausjandona*, le traducteur goth [Wulfila] désigne des oreilles qui sont dotées de la capacité d'entendre ». Cependant, Marache ne comprend pas comment la forme composée — chargée en principe de l'expression de la valeur ingressive (cf. Luc 8,8 *saei habai ausona du hausjan, gahausjai* « celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende » et Luc 14,35) — assure l'expression d'une capacité, et cela sans jamais faire défaut : « il est curieux que cette capacité soit *toujours* [c'est nous qui soulignons] exprimée par le composé. »

Ne peut-on essayer de trouver une justification à cette forme composée, en supposant que telle a bien été l'intention de Wulfila et qu'elle n'est pas due à une erreur de copiste ? Dans ce cas, il faut lui restituer une valeur résultative. Cela serait possible si l'on retient non pas la valeur inchoative, ingressive qu'a *gahausjai*, mais une valeur résultative-complexive : celui qui, « ayant entendu [ce que je viens

justement de dire] a des oreilles ». Le relatif *saei* peut en effet se comprendre comme faisant écho au *ƕarjizuh izwara* « celui qui parmi vous » qui précède (Luc 14,33).

Le verset Luc 14,35 qui survient pour clôre la parabole du sel ne s'adresserait ainsi pas à l'auditeur en général, mais aux auditeurs effectivement présents : la valeur résultative du verbe serait donc assertée dès la première occurrence. Mais comment comprendre alors la forme *gahausjai* ? On aurait pu parfaitement avoir *fraþjadau* « qu'il en comprenne le sens », comme c'est le cas dans Luc 8,10 (ci-après). Mais la reprise du même verbe ne nous permet pas ici d'avancer selon cette logique herméneutique propre à Luc 8,10 : « que celui qui a entendu (valeur résultative) comprenne ». Luc 14,35 se comprendrait alors ainsi : « celui qui a entendu, qu'il entende aussi à l'avenir ».

Quant à Luc 10,24 on pourrait gloser ainsi les formes composées :

> **gasehƕun** « (ne l') ont (pas) vu / (n') y sont (pas) parvenus à voir » (valeur télique)
> **jus gahauseiþ** « ce que, vous, vous entendez »/« ce que vous, vous êtes parvenus à entendre ».

La forme simple (*ni*) *hausidedun* « (ne l')ont (pas) entendu » signifie qu'ils n'y sont pas parvenus telle fois, telle autre fois, telle autre fois encore, etc., la négation ne prenant pas ici de valeur sommative, mais ayant une valeur simplement plurielle : nég. + nég. + nég. + ...

STREITBERG (1891:85) comme MARACHE (1960a:18) sont d'avis que, dans la deuxième période, « *ga-* a mal été placé » et corrigent tous deux ainsi :

> Luc 10,24 **[ga]hauseiþ** jah ni **<ga>hausidedun.**

Ils reconstruisent ainsi la seconde période « à l'identique » de la première, maintenant un strict parallélisme entre formes simples et formes composées. La rectification permet, selon Marache, de rester conforme au passage de l'activité (forme simple, *hauseiþ,* privée de *ga-*) au fait (forme composée *gahausidedun*).

Streitberg, qui entend corriger une « perversion » (*Verderbnis*) du passage non corrigé, propose cette traduction :

— « ils souhaitaient entendre » (*wildedun hausjan*),

— « ce que vous percevez (par l'oreille) maintenant » (*þatei jus gahauseiþ*),

— « mais ils ne possédaient cependant pas cette possibilité d'entendre »,

et cette dernière assertion lui semble « incompréhensible » (*unverständlich*).

Nous allons au contraire tenter d'en justifier la pertinence et la justesse.

La réécriture de Streitberg et de Marache appauvrit la portée du passage. La visée narrative devient neutre, plate, relève de la répétition pure et simple. Or le passage est construit sur deux oppositions : la première entre « eux, les prophètes et les rois » et « vous, les disciples » (la forme pronominale *jus* venant, à cette fin, expliciter le morphème personnel) ; et la seconde entre « ce que les uns sont

parvenus à faire » et « ce que les autres ne sont pas parvenus à faire ».

Comment l'entrelacs de ces oppositions est-il réalisé ? Les deux formes composées *gasehʋun* et *gahauseiþ* en assurent les deux sommets, la valeur (aspectuelle, résultative) commune étant celle d'« être parvenus à », mais chargée négativement pour les prophètes et les rois, et positivement « pour vous, les disciples ».

La réécriture de Streitberg/Marache ne considère pas cet entrelacs entre les deux séquences, ni l'entier de la période dans son ensemble. Or il n'y a pas de raison de douter à priori du sens que Wulfila avait de sa langue. Rappelons que le grec ne présente que des verbes simples. Nous préférons ainsi voir dans ce passage, plutôt que la simple reprise proposée dans la réécriture de Streitberg/Marache, la structure plus riche en contrastes que l'original de Wulfila propose. La valeur résultative d'« atteindre à » survient avec *gasehʋun,* sous la forme négative. C'est certainement là encore un choix réfléchi de la part de Wulfila, le pôle positif de la forme *gahauseiþ* n'en prenant que plus de force. Cette valeur aurait pu entrer dans le passage dès *þatei jus saihʋiþ*. Si nous partagions le point de vue de Steitberg / Marache, celui de vouloir réécrire, nous préférerions ajouter *ga-* à cette dernière forme, sans rien toucher au reste. Mais nous préférons laisser les formes que Wulfila a choisies, parler d'elles-mêmes.

Considérons cet autre exemple déjà évoqué :

> Luc 8,10 iþ þaim anþaraim in gajukom, ei **saihʋandans** [βλέποντεχ] ni **gasaihʋaina** [βλέπωχιν], jah **gahausjandans** [ἀκούοντεχ] ni **fraþjaina** [χυνιῶχιν]
> 10 [À vous il est donné de connaître les mystères], mais pour les autres, c'est en paraboles, afin que **voyant** ils ne **voient** pas et qu'**écoutant** ils ne **comprennent** pas.

À la série forme simple/forme composée *(saihʋandans / gasaihʋaina)* succède une série forme composée/forme simple (*gahausjandans / fraþjaina*). La forme composée n'est pas attestée pour *fraþjaina*, que Streitberg qualifie de « perfectif simple ». Notons également que les verbes de l'original grec sont tous des simples. Il semble que la fonction jonctive de *ga-* (agissant depuis l'extérieur) vienne renforcer par anaphore le lien (déjà établi par *jah*) entre la séquence 2 et celle qui la précède :

> – **[**ei **saihʋandans** ni **gasaihʋaina]** = séquence 1
> **jah**
> – **ga- [-hausjandans** ni fraþjaina**]** = séquence 2

La valeur jonctive de *ga-* peut être schématisée par cette figure qui illustre la logique connexionnelle :

> [**séquence 1**] <—— jah – **ga-** ——> [**séquence 2**]

En Luc 8,10, la période prend en quelque sorte la figure d'un chiasme, les deux formes composées étant les éléments enserrés par les deux formes simples :

[ei **saihvandans** ni **gasaihvaina** ... **gahausjandans** ni **fraþjaina**].

Les deux formes composées revêtent naturellement une valeur virtuelle, non actuelle, due à la perspective installée par *ei* « afin que », ce qui a pour effet que la valeur résultative des formes composées n'est pas à considérer comme actualisée. C'est une résultativité virtuelle. C'est cette même valeur virtualisante — qui se surimprime à la valeur ingressive, cette dernière étant la seule reconnue par Streitberg (MARACHE 1960a : 18) — que nous retrouvons pour *gahausjan* dans :

(25) Marc 7,37 waila allata **gatawida** jah baudans **gataujiþ gahausjan** jah unrodjandans **rodjan** « il **a** bien **fait** toutes les choses ; il **fait entendre** les sourds et **parler** les muets ».

Ainsi, il semble qu'il n'y ait pas lieu de faire des verbes de perception — « voir » (*saihvan* / *gasaihvan*) et « entendre » (*hausjan* / *gahausjan*) — des cas à traiter véritablement à part (comme le pense Marache), même si leur sémantisme leur confère une place éminente dans l'expression de l'agir humain. L'analyse des formes (simples ou composées) de ces verbes se laisse rapporter aux critères que nous avons établis pour les autres formes.

En conclusion, cet article a éclairé certains jeux énonciatifs interphrastiques que permet la forme composée en *ga-*. La forme en *ga-* n'est pas une forme du paradigme du verbe, et nous ne parlons donc pas de « verbe composé », mais de « forme composée ». Cette forme n'étant pas encore grammaticalisée à l'époque, elle prend en charge l'expression de multiples valeurs, qui toutes se ramènent à la même valeur d'« unité », d'« entier ». C'est là que réside la puissance unifiante de cet opérateur structurant. Les faits de langue offerts par cette ancienne particule de phrase offrent un beau matériau à l'opération d'englobement sur laquelle nous avons ouvert cette contribution.

Françoise DAVIET-TAYLOR
CIRPaLL, EA 7457,
Université d'Angers, SFR Confluences,
5bis bd Lavoisier, 49045 ANGERS FRANCE

Résumé : La systémicité reconnue à la particule gotique ga- est ici resituée dans le cadre d'une opération de pensée qui est celle de rapporter des pluralités à des « entiers ». Cette opération d'englobement devient manifeste dès lors que le statut de ga- est reconsidéré, en prenant en compte son ancien statut de particule de phrase autonome. Cette nouvelle donne permet de dégager les connexions logiques que la particule assure entre les énoncés et d'en ramener les valeurs — qui vont de la parataxe « unifiante » (une dualité unifiée dans un entier) à des liaisons corrélatives de type causal et télique — à de l'« unité ». Une attention particulière est donnée aux verbes de perception *gahausjan* « entendre » et *gasaihvan* « voir ». Est ici remis en cause le bien-fondé des « reprises »

correctives introduites par l'éditeur W. Streitberg (substitution d'une forme simple ou composée à la forme de l'original) dans le texte de Wulfila.

BIBLIOGRAPHIE

ALFÉRI P. (1989), *Guillaume d'Ockham*, *Le singulier*, Paris, Les Éditions de Minuit.
ARISTOTE, (1981), *La Métaphysique*, 2 tomes, nouvelle édition, Introduction, notes et index, J. Tricot, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.
DAVIET-TAYLOR, F. (1997), « Die *Ge* -Komposita im Mittelhochdeutschen: Eine zur Zeit noch bestehende Möglichkeit, eine Aussage aspektuell zu markieren », H. Quintin, M. Najar, S. Genz (dir.), *Temporale Bedeutung, Temporale Relationen*, Tübingen : Stauffenburg Verlag, 83-91.
DAVIET-TAYLOR, F. (1998), « *Ge-* en moyen-haut-allemand ou l'évitement du particulier et du temps incarné », *Proceedings of the 16th International Congress of Linguistics.* 20-25 juillet 1997. Pergamon, Oxford, Paper No. 0453. (Elsevier Science Ltd., Cederom, 1998).
DAVIET-TAYLOR, F. (1999), « La fonction conjonctionnelle de *ga-*, particule de phrase, dans la stratégie énonciative », C. Cortès et A. Rousseau (dir.), *Catégories et connexions, en hommage à Jean Fourquet pour son centième anniversaire*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 351-355.
DAVIET-TAYLOR, F. (2000), « La particule gotique *ga-* : de l'espace à l'aspect et de l'aspect à la fonction jonctive », *Verbum* XXII, n°4, 441-451.
DAVIET-TAYLOR, F. (2002a), « De la systémicité fonctionnelle de la particule gotique *ga-* », J.-M. Paul (dir.), *Le système et le rêve*, Paris, L'Harmattan, 209-223.
DAVIET-TAYLOR, F. (2002b), « La particule *ge-* : un marqueur de pluralité transcendée ». Mémoire XII : La Pluralité, Société de Linguistique de Paris, J. François (éd.), Peeters, 45-53.
DAVIET-TAYLOR, F. (2004), « Genèse du monde, architectonique de la pensée », Jean-Marie Paul (dir.), *Kant. Raison, nature, société* (*Le texte et l'idée*), Centre de Recherches Germaniques et Scandinaves de l'Université de Nancy 2, n° 19, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 117-132.
DAVIET-TAYLOR, F. (2006a), « Du tracé de la ligne dans la *Genèse* », C. Dumas, M. Gangl (dir.), *Théâtre du monde*, *Mélanges offerts à Manfred Eggert*, Université d'Angers, 67-85.
DAVIET-TAYLOR, F. (2006b), « Quand ce qui se passe devient événement : cristallisation d'une pluralité transcendée », F. Daviet-Taylor (dir.), *L'Événement : formes et figures*, Presses Universitaires d'Angers, 13-23.
DAVIET-TAYLOR, F. (2006c), « La sandale d'Aristote », F. Daviet-Taylor (dir.) Avant-propos, *L'Événement : formes et figures,*), Presses Universitaires d'Angers, 7-11.
DAVIET-TAYLOR, F. (2006d), « Annoncer, écouter, comprendre : messages et messagers bibliques dans la traduction gotique de Wulfila », G. Jacquin (dir.), *Récits d'ambassade et figures du messager*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 85-

103.
DAVIET-TAYLOR, F. (2008), « Dire la pluralité sous un entier singulier : figures de saisie et formes de langue », Journée d'étude du 13 juin 2008 de l'action « Pensée et langage », CPER 10, organisée par F. Daviet-Taylor, MSH Germaine Tillion, Université d'Angers. (http://ead.univ-angers.fr/~confluences/IMG/pdf_Texte_de_F._Daviet_Taylor_Dire_la_pluralite_13-06-08_-_copie.pdf).
DAVIET-TAYLOR, F. (2009), « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », F. Daviet-Taylor & D. Bottinrau (dir.), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix.* Actes du colloque International de linguistique, 8-9 décembre 2006, Université d'Angers, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, 53-63.
GREISCH, J. (1994), *Ontologie et temporalité : esquisse d'une interprétation intégrale de* Sein *und* Zeit, Paris, PUF.
HUSSERL E. (1974), *Recherches Logique*s VI, Paris, PUF.
JOLY, A. et O'KELLY, D. (1990), *Grammaire systémique de l'anglais*, Paris, Nathan.
JOSEPHSON, F. (1976), « On the Function of the Gothic Preverb *ga-* », *Indogermanische Forschungen* 81, 152-75.
MARACHE, M. (1960 a), « Die gotischen verbalen GA- Komposita im Lichte einer neuen Kategorie der Aktionsart », *Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Literatur* 90, 1, 1-35.
MARACHE, M. (1960b), *Le composé verbal en GE- et ses fonctions grammaticales en moyen-haut-allemand*, Paris, Didier.
ROSEN, H. B. (1992), « Die Komposita mit *co(n)-* in funktionneller und vergleichender Sicht », Panagl O. & Krisch Th. (éds), *Latein und Indogermanisch*, Innsbrück, Institut für Sprachwissenschaft.
STREITBERG, W. (1891), *Perfektive und imperfektive Aktionsart im Germanischen*, Leipzig, thèse, 1888 ; reprise (et augmentée) dans *Paul-Braunes Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 15, 1891, 70-178.
STREITBERG, W. (2000), *Die gotische Bibel*, volume 1, 7e éd., Heidelberg: C. Winter Universitätsverlag.
WITTGENSTEIN, L. (1960), *Tractatus Logico-Philosophicus*, Francfort: Suhrkamp, 9e éd., 1973.